

Star Wars, Episode I: The Phantom Menace

Hors d'oeuvre

Star Wars, Episode I: The Phantom Menace, États-Unis 1999,
135 minutes

Alain Vézina

Numéro 203, juillet–août 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59359ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vézina, A. (1999). Compte rendu de [Star Wars, Episode I: The Phantom Menace : hors d'oeuvre / *Star Wars, Episode I: The Phantom Menace*, États-Unis 1999, 135 minutes]. *Séquences*, (203), 43–44.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 1999

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

brutalité. Il n'y a donc pas de juste milieu dans ce personnage. Mais c'est justement ce qui le rend insaisissable, mythique, donc passionnant.

Le thème de l'ambiguïté se retrouve aussi dans la façon dont Boorman nous présente la famille de Cahill (sa femme, son fils et sa maîtresse), une famille fort peu conventionnelle, même si elle demeure unie et apparemment fonctionnelle. L'importance de ces personnages tient notamment du fait qu'ils se posent souvent en éléments de contrepoint avec l'activité criminelle de Cahill.

Mais le personnage sans doute le plus intéressant du film, outre Cahill, est celui du policier Kenny (remarquable Jon Voight), qui traque inlassablement Cahill et qui se rend compte que cette interminable poursuite est en train de lui coûter sa morale et son éthique. Malheureusement, Voight n'a qu'un petit rôle et les affrontements

philosophiques entre les deux hommes ne sont pas aussi nombreux qu'on l'aurait souhaité.

Incarnant Cahill avec une remarquable profondeur, Brendan Gleeson crève littéralement l'écran. Son jeu réussit à trouver un équilibre parfait entre la physicalité et les demi-teintes, en parfaite synchronie avec la pensée de Boorman.

Carlo Mandolini

THE GENERAL

Irlande 1998, 125 minutes — Réal.: John Boorman — Scén.: John Boorman — Photo: Seamus Deasy — Mont.: Derek Wilson — Mus.: Richie Buckley — Déc.: Derek Wallace — Int.: Brendan Gleeson (Martin Cahill), Adrian Dunbar (Noel Curley), Sean McGinley (Gary), Marie Doyle Kennedy (Frances), Angeline Ball (Tina), John Voight (l'inspecteur Ned Kenny), Eanna McCliam (Jimmy) — Prod.: John Boorman — Dist.: Behaviour.

Star Wars, Episode 1: The Phantom Menace

Hors d'œuvre

«Les attentes sont tellement démesurées, que certains seront probablement déçus.»

Par cette déclaration, George Lucas prouve qu'il a fort bien compris tout l'aspect hautement préjudiciable que comporte la phénoménale et coûteuse campagne publicitaire orchestrée autour de la sortie de son film. L'événement est, certes, au rendez-vous; mais le conditionnement qu'il engendre peut se retourner contre l'œuvre si celle-ci ne comble pas les espoirs de ses millions de fans.

Qu'en est-il alors de ce film attendu depuis plus de vingt ans? Les opinions risquent d'être fort partagées: il y a les inconditionnels qui jubilent à la seule vue d'un sabre laser, d'autres, plus modérés, qui estiment que Lucas pouvait difficilement réitérer l'exploit de la première trilogie, et enfin les radicaux qui ne verront en ce quatrième volet qu'une œuvre terne, voire indigne des épisodes précédents.

Star Wars, Episode 1: The Phantom Menace ressemble beaucoup, en fait, à Return of the Jedi, considéré par plusieurs comme le moins bon film de la première trilogie. Si la pire trouvaille de Jedi était les Ewoks, la bande d'ours mal léchés de la lune Endor, celle de Phantom Menace est sans doute celle des Gungans, peuple amphibien de la planète Naboo située au cœur de l'intrigue, et surtout de Jar Jar Binks, son héros maison. Lucas est très fier de la prouesse technologique qui a donné naissance à ce personnage entièrement numérique qui apparaît dans six cents plans. Or, la technologie, aussi raffinée soit-elle, ne peut empêcher le personnage d'échapper au stéréotype du clown de service dont les pitreries relèvent d'un humour infantile. Ajoutons à cela une maladresse incontrôlable qui, bien sûr, se révélera salutaire dans les moments critiques (pendant le combat final dans une plaine de Naboo). Aussi, même le jeune Anakin Skywalker, héros



Analin Skywalker face au mythe

du film destiné à devenir Darth Vader par la suite, sombre dans ce cliché facile lorsqu'il réussit à s'introduire et à détruire accidentellement le vaisseau amiral du blocus ennemi. Mais l'absence de psychologie chez les personnages se manifeste particulièrement chez Darth Maul qui, en dépit d'un look satanique du plus bel effet et d'une extraordinaire habileté à manier le double sabre laser, manque totalement de personnalité — on ne lui accorde d'ailleurs que deux répliques dans tout le film. Son rôle ne se résume qu'à des prouesses physiques, rien de plus.

Autre reproche déjà formulé à l'endroit de Return of the Jedi: le montage alterné des différentes batailles finales. The Phantom Menace en présente quatre: le duel au sabre laser entre Obi-Wan Kenobi, Qui-Gon Jinn et Darth Maul, la bataille dans l'espace contre le blocus de la ligue marchande, une autre dans le Palais entre la Reine Amidala et ses ennemis, et enfin une quatrième sur une plaine de Naboo entre les Gungans et l'armada de robots de la ligue. Le montage trop entre-

coupé laisse difficilement saisir toute l'amplitude des batailles et leurs enjeux. Par exemple, présenté sans ellipse, le combat entre Darth Maul et les deux chevaliers Jedi — dont la chorégraphie témoigne de l'influence du cinéma de Hongkong — n'en aurait été que plus spectaculaire et enlevant.

Toutefois, *The Phantom Menace* permet à George Lucas de renouer avec un univers dont l'extravagance ne cesse de ravir un public friand d'exotisme. Il faut voir ces palais baroques de Naboo, ces poisons monstrueux peuplant les profondeurs des lacs de la planète, cette société bigarré de Tatooine, ces cieux crépusculaires (sillonés de centaines d'astronefs) de la planète Coruscant où siège le Sénat. Lucas dépeint un univers dont l'originalité demeure certes fort discutable: réminiscence de Tolkien, de Kipling, d'Alex Raymond, de Troyes, de Valérien et même de Cecil B. de Mille. Sauf que Lucas, n'en déplaie à ses détracteurs, n'a jamais non plus eu la prétention d'avoir créé un canevas tout à fait original. Il suffit de lire ses entrevues, où il cite abondamment ses sources d'inspiration. Plusieurs reprocheront donc la structure archétypale de *The Phantom Menace*, disant que Lucas ne fait que raconter continuellement la même histoire. Mais Lucas a toujours souligné la dimension mythologique de ses récits. Or, tous les mythes ne sont-ils pas profondément identiques? Le mythe ne fait-il pas toujours référence à une expérience de dépassement, racontant un épisode où un héros s'affranchit des limites d'une condition humaine et sociale qui, à ses yeux, n'est pas celle à laquelle il aspire? De

ce point de vue, il s'avère tout à fait normal que *The Phantom Menace* affiche des similitudes et des personnages dont les sphères d'action (le terme est ici emprunté à Propp dans son étude sur les contes) demeurent invariables.

D'aucuns souligneront également le rythme lent de *The Phantom Menace*. À ceux-là, il faut répondre que ce film constitue fondamentalement une mise en situation, un échiquier où Lucas positionne les éléments clé des deux prochains films, prévus pour 2002 et 2005. *The Phantom Menace* annonce donc deux films qui lui seront sans aucun doute supérieurs d'un point de vue dramatique, s'attardant à raconter et à sceller le destin d'Anakin Skywalker à travers divers éléments déjà annoncés: sa progression, son duel contre Obi-Wan Kenobi, le rapt de Luke et Leia, la naissance de Darth Vader, la chute de la République, l'éradication des chevaliers Jedi, etc. Il faut donc patienter et se dire que cet épisode 1 ne constitue qu'un avant-goût très prometteur.

Alain Vézina

STAR WARS, EPISODE I: THE PHANTOM MENACE (Star Wars, Épisode I: La menace fantôme)

États-Unis 1999, 135 minutes — **Réal.:** George Lucas — **Scén.:** George Lucas — **Photo:** David Tattersall — **Mont.:** Paul Martin Smith — **Mus.:** John Williams — **Son:** Ben Burtt, Gary Rydstrom — **Déc.:** Doug Chiang — **Effets spéc.:** Dennis Murren, John Knoll, Scott Squiers — **Cost.:** Trisha Biggar, Ian McCaig — **Casc.:** Nick Gillard — **Int.:** Liam Neeson (Qui-Gon Jinn), Ewan McGregor (Obi-Wan Kenobi), Natalie Portman (la reine Amidala), Jake Lloyd (Anakin Skywalker), Ray Park (Darth Maul), Ahmed Best (Jar Jar Binks) — **Prod.:** Rick McCallum — **Dist.:** Fox.

The Harmonists

La Passion de la voix

L'horreur de Stalingrad, l'obscurantisme de l'Allemagne rurale, les cabarets du Berlin des Années folles: Joseph Vilsmaier se plaît à disséquer son pays.

Le réalisateur bavarois tient cependant le cap sur la musique: *The Harmonists* reprend en termes modernes l'ambivalence des réactions au chant qu'il décrivait déjà dans *Brother of Sleep*.

Les études de piano de Vilsmaier lui donnent une sensibilité contagieuse qu'il double d'une attention particulière à la physionomie des musiciens en concert. Les gros plans sur les bouches et les gorges déployées des cinq chanteurs allemands des années trente qui formaient *The Comedian Harmonists* — avec un pianiste accompagnateur — donnent à *The Harmonists* la force envoûtante des meilleures comédies musicales, chorégraphies en moins.

Regroupés autour du compositeur Harry Frommmerman (Ulrich Noethen), les *Comedian Harmonists* interprètent à la façon américaine, a cappella, la chanson allemande. Après des débuts difficiles où le refus d'un imprésario les mène près de l'implosion, ils connaissent le succès avec des titres comme *La Belle Isabella de Castilla*, *Creole Love Call* de Duke Ellington et *Quand Yuba joue la rumba avec son tuba*.



Champagne, femmes... rien ne leur est refusé

Champagne, femmes, appartements et hôtels luxueux: rien ne leur est refusé. Certains collectionnent les aventures, comme le Bulgare Ari Leschnikoff (Max Tidof), d'autres trouvent le grand amour, comme